

qu'il éprouvait dans le larynx ne lui permit pas d'articuler une parole.

Ursulo se leva et alla se regarder dans un miroir placé au fond de l'appartement.



Cléophas se leva, toussa et essuya avec son mouchoir les sueurs qui perlaient sur son front.

Il allait s'approcher d'Ursulo lorsqu'il entendit du train à la porte.

Quelqu'un venait de clancher. Le docteur alla ouvrir.

Le père Sansfaçon et Bénoni entrèrent dans le bureau du Docteur.

Le vieux charretier, excité par de nombreuses libations et par le malheur qui lui était arrivé s'approcha d'Ursulo et lui dit :



PÈRE SANS-FAÇON.

—Tiens ! te voilà ici ? Sais-tu que je te cherche depuis une heure ? Arrive, et viens t'en.

—Poupa, dit Ursulo. Fâche-toi donc pas comme ça. Je t'introduirai à Monsieur Cléophas, mon sauveur.

—Oui, dit le Docteur, si votre fille est encore en vie aujourd'hui, père Sansfaçon, vous devez un beau cerje à ce monsieur. C'est lui qui a arraché votre fille à une mort terrible.

Bénoni qui était aussi lancé que le père Sansfaçon crut qu'il était à propos de mettre son mot dans la conversation :

—Tiens, monsieur le conducteur des petits chars, je ne m'attendais pas à vous rencontrer ici ce soir. C'est comme ça que vous rendez des services, aux gens pendant le feu. Vous enlevez la demoiselle de la maison pendant qu'on se fait griller pour sauver le cheval et l'agrès du père Sansfaçon. Eh ! viando ! je sais pas ce qui m'empêche de vous faire petar la guoule avant de sortir d'ici.

Cléophas allait répondre lorsque le médecin se plaça entre les deux rivaux et leur dit :

—Pas de scandale dans ma maison. Si vous voulez vous donner

des coups de torchon vous allez sortir de suite de chez moi.

Cléophas lança sur Bénoni un regard chargé d'éclairs et sortit de la maison en disant !

—Monsieur, je suis à vos ordres.

—Je vous suis, reprit Bénoni.

Les deux hommes sortirent du bureau du Docteur suivi par le père Sansfaçon qui conduisait Ursulo chez sa tante Délima dans la rue Jacques-Cartier.

Cléophas et Bénoni rendus sur la rue réglèrent les conditions d'un duel qui devait avoir lieu le soir même.

(A Continuer.)

LE VRAI CANARD.

MONTRÉAL, 7 FEVRIER 1880.

CONDITIONS :

L'abonnement pour un an est de 50 centins payable d'avance, pour 6 mois 25 cents.

Le Vrai Canard se vend 8 centins la douzaine aux agents qui devront faire leurs paiements tous les mois.

20 par cent de commission accordée aux agents pour les abonnements qu'ils nous feront parvenir.

Les frais de Poste sont à la charge des Editeurs. Greenbacks reçus au pair.

Adresse :

H. BERTHELOT & Cie

Boite 2144 P. O. Montréal.

Correspondance de Ladebauche.

Paris, le 28 Janvier 1880.

Mon cher Vrai Canard,

Je reprends la suite de mon entretien avec le président Grevy. Je lui disais : Vous m'avez demandé si les canayens faisaient de bons soldats et s'ils aimaient la guerre. D'abord je vous dirai qu'une chanson populaire nous appelle "canayens, fils de soldats" et nous dit de nous préparer au combat. On drille de temps en temps par chez nous, mais ça n'aboutit à rien. Pas un de nos coronels a encore senti l'odeur de la poudre. Notre milice sédentaire est tombée en bottes et je vous assure qu'il sera difficile de la mettre sur un pied de guerre.

En fait de batailles les canayens savent se donner des coups de grenables ou de maches de hache aux élections du Parlement, et des coups de poing aux courses et dans les voyages de plaisir.

Nous avons des manufactures considérables et la protection nous a rendus un des peuples les plus riches du monde. D'après les livres imprimés par le gouvernement en l'année 1879 il a été brassé dans la province de Québec 1,223,578 gallons de petite bière d'épinette. On y a fabriqué 922,473 bâtons de tiro 335,683 bull eyes, 6,849 chevaux en pain d'épice. On a récolté 3,789 bottes de savoyanne et a fondu 150,902 terrinees de gorretons. 1,627,249 mille paires de chaussons d'habitants et autant de souliers mous ont trouvé un écoulement facile sur nos marchés. 789,237 rôles de tabac canayen ont été fumés

dans la province sans payer de droits au revenu.

Dans la politique nous sommes divisés en deux partis : les rouges et les bleus. Les bleus sont aujourd'hui les boss du pays et les rouges sont joliment enfargés. Les rouges, voyez-vous, ça passe pas pour être de la croix de Saint Louis.

Lorsqu'ils sont au pouvoir ils ne songent pas à pousser le trade. Ils négligent les amis et à la première occasion ils les lâchent pour prendre une place avec de grosses gages. Les bleus ont eu meilleure twist pour les affaires. Quoiqu'ils vaillent pas mieux que les rouges, ils savent mieux manigancer les choses. Ils ont des gazettes qui disent toujours que les rouges ne font pas de religion et que la plupart d'entreux est à la veille de courir le loup-garou. Ces pauvres rouges n'ont presque pas de chance, malgré qu'ils soient tous aussi honnêtes que les bleus. Les rouges ne font pas de coups de poche aussi sérieux que les bleus, parceque ces derniers lorsqu'ils font un gros scandale, ont soin de rabriller les choses si bien que le public se trouve complètement emberlificoté. Les rouges courent une chance si le peuple se dégoûte de la protection. En somme les canayens sont pas difficiles à gouverner.

Quant à l'instruction y a pas de soin. Quand un canayen a appris ses grosses lettres aux petites écoles, il peut se pousser dans le pays il a la chance de devenir maire, marguillier, inspecteur d'écoles, ou membre du parlement.

Grevy m'interrompit pour me dire que ce que nous aurions de mieux à faire, si nous devenions indépendants, ce serait d'avoir un roi, un roi comme autrefois nous en avions en France, un roi de race chevelue, ou de race fainéante.

Quant à des rois fainéants, rien ne serait plus facile que de s'en procurer dans le Bas-Canada. Un roi chevelu, le serait tout comme. Il me semble que Monsieur Chapleau ferait un excellent roi de race chevelue.

Il faudra, dit Grevy, que votre monarchie soit héréditaire.

Par conséquent le roi devra être marié et père de famille. L'aîné de ses fils s'appellera le dos fin.

—Le dos fin, dis-je, c'est un drôle de nom tout de même. Nous avons assez de dos blancs parmi nous, ce serait bien juste que nous aurions un dos fin. Je ne pense pas que Ohapleau fasse l'affaire parcequ'il n'a pas encore de dos fin. On pourrait avoir M. Letellier de St Juste qui a déjà fait un apprentissage de roi. Il a plusieurs dos fins.

—C'est ça, car s'il n'en était pas ainsi, le Bas-Canada aurait des guerres de succession qui sont toujours ruineuses pour un pays.

Les princes et les princesses du sang ne manqueraient pas dans notre pays. Les canadiens, règle générale, élèvent toujours de grosses familles, c'est pas comme par chez vous et aux Etats.

—Il vous faudra aussi une cour avec des hommes marquants.

—Quant aux hommes de cour, ça manque pas non plus dans mon pays. Il y a environ six mille à

Montréal et à Québec qui sont à rien faire.

—Changement de propos, excusez-moi un instant, je veux (vous parler de certains particuliers de Québec qui m'ont écrit une longue lettre à propos de la Saint Jean-Baptiste de 1880. Connaissez-vous le jugo Routhier, le docteur Samson, Ernest Gagnon et le docteur Vincelette de Beauport ?

—Beau dommage, je les connais comme ma poche. Prenez garde à ces gens-là. Ce sont de fins merles qui essaieront de vous enfièvre vapor.

—Ces messieurs m'ont écrit pour inviter le comte de Munn, le général Charrette et Louis Veillot à la célébration de la grande St. Jean-Baptiste à Québec. D'abord qu'est-ce que c'est que la St. Jean-Baptiste ?

—C'est une société canayenne qui a pour but de rendre le peuple meilleur, parce que le peuple chez nous est bien imparfait. Il viro trop souvent du rouge au bleu et du bleu ou rouge.

—Pourquoi invitent-ils M. de Munn à traverser la mer pour venir à Québec ?

—Ecoutez, je vas vous le dire. MM. Routhier, Samson et les autres s'imaginent que c'est un des parents du fameux John Munn de Québec, qui construisait autrefois des gros timbottes. Ils croient que c'est un canayen exilé par chez vous.

—Je ne crois pas que M. de Munn fasse le voyage, parcequ'il aura de la besogne en chambre à cette saison.

—Et Louis Veillot, s'il vient, vous pouvez dire qu'il a besoin de se faire vacciner, car la picote roule à St. Sauveur.

—Il n'y a pas de danger pour Veillot il a déjà eu la grosse picotte il a la figure comme un crible. Les canadiens que vous m'avez nommés m'ont demandé d'envoyer des frégates françaises à Québec pour la St. Jean-Baptiste. Ils peuvent se fouiller.

—Comment ça ?

—Comment ça ? Ils ont invité Munn, Veillot et Charrette, les pires ennemis de mon gouvernement et ils n'ont pas eu la politesse de m'inviter. Les frégates ! penso pas, bidoux.

—S'ils ont pas invité c'est que ces canayens ont cru que vous étiez Irlandais. Grevy pour eux c'est comme McGrevy. Ils vous ont pris pour un parent de McGrevy, le faiseur de chemins de fer qui n'aime pas les canayens.

Ici nous interrompons notre conversation pour aller prendre une bouchée.

Je t'écrirai plus tard un compte rendu du reste de mon entrevue, s'il y a quelque chose d'intéressant pour tes lecteurs.

Je te serre la patte,
LADEBAUCHE.

ECHOS DE QUÉBEC.

Dans le monde politique tous les yeux sont tournés du côté de Montmourey.

Le docteur de St. Georges et M. Angers ont posé leurs candidatures. D'après les rumeurs qui nous ar-